

Guido CASTELNUOVO (Université de Chambéry)

***Entre marqueurs d'appartenance et négociation identitaire : les noblesses citadines dans l'Italie communale du XIII<sup>e</sup> siècle***

Ils revenaient d'Outremer, bien fatigués ; ils étaient deux, mais n'avaient qu'un âne ; alors que François le chevauchait, frère Léonard en tenait les brides et l'accompagnait à pied. Aussi échiné que son mentor et maître, il ressassait par devers lui ce qu'il considérait comme une vraie, petite, injustice, lui qui était né dans le lignage des seigneurs de Sassorosso. Au fond, se disait-il, François n'était que le fils d'un marchand aisé qui, bien que frayant avec le mode de vie et les valeurs nobiliaires, chevaleresques et courtoises, n'en demeurait pas moins éloigné de l'univers aristocratique et seigneurial : « *Non ludebant de pari parentes huius et mei* » – « mes parents et les siens ne s'adonnaient pas aux mêmes loisirs (chevaleresques) ». Que François chevauchât alors que lui-même cheminait, voilà qui échaudait frère Léonard qui n'osait pourtant exprimer son reproche à haute voix. Perdu dans ces pensées, quelle ne fut donc sa surprise de voir le Saint descendre prestement de son âne pour lui laisser sa place ; François avait tout compris et s'empressait de lui donner raison : « Non, mon frère, non, il ne convient pas que j'aie à cheval et toi à pied car, dans le siècle, tu a été plus noble et plus puissant que moi »<sup>1</sup>. Nous imaginons sans peine la chute de ce bref *exemplum* de sainteté. Après avoir soudainement rougi puis pleuré à chaudes larmes, tout surpris et honteux d'avoir été pris sur le fait, le brave Léonard continuera son périple à pied, non sans avoir humblement demandé le pardon du saint.

Rédigée par Thomas de Celano pour sa *Vita secunda* et repris presque mot à mot, dès les années 1260, par saint Bonaventure et Jacques de Voragine<sup>2</sup>, cette esquisse nobiliaire sur fond hagiographique nous introduit de plain pied dans l'univers complexe des élites sociales de l'Italie communale du XIII<sup>e</sup> siècle. Le premier biographe du *poverello* d'Assise nous livre ici une version parlante et consensuelle du vocabulaire du prestige et des marqueurs de l'éminence sociale tels qu'ils pouvaient être perçus dans l'Italie des années 1240-1260. Conçues pour de larges audiences de lecteurs et d'auditeurs, les premières vies franciscaines et la *Legenda aurea* nous présentent ainsi 'les fondamentaux' de la distinction sociale du *Duecento* communal.

Que nous raconte cette parabole de la pérégrination, de l'âne et de la chevauchée ? Tout d'abord que les élites sont à la fois plurielles et clivées. Plurielles, elles s'expriment par des adjectifs comparatifs plutôt que par des substantifs absolus : Léonard serait *nobilior*, plus noble, et plus puissant, que frère François ; voilà qui laisse entendre que la *nobilitas* et la puissance se mesurent avant tout par degrés. Le groupe des puissants paraît, donc, sociologiquement et culturellement ouvert, ce qui peut mieux

<sup>1</sup> « *Eo tempore cum reverteretur sanctus de ultra mare, socium habens fratrem Leonardum de Assisio, contigit eum itinere fatigatum et lassum parumper asinum equitare. Subsequens autem socius, et ipse non modicum fessus, coepit dicere intra se, humanum aliquid passus : 'Non ludebant de pari parentes huius et mei' ». En autem ipse equitat, ego pedester asinum duco'. Hoc illo cogitante, protinus de asino descendit, sanctus, et ait : 'Non, frater, non convenit', inquit, 'ut ego equitem, tu venias pedes, quia nobilior et potentior in saeculo me fuisti' : Thomas de Celano, *Vita secunda S. Francisci Assisiensis*, in *Analecta Franciscana*, X, Ad Claras Aquas, 1926-1941, II, 5, 31, p. 150. Cf. J.-C. Maire Vigueur, *Comuni e signorie in Umbria, Marche e Lazio*, Torino, 1987, p. 68 ; S. Gasparri, *I milites cittadini. Studi sulla cavalleria in Italia*, Rome, 1992 (Istituto storico italiano per il Medio Evo, NSS 19), p. 48.*

<sup>2</sup> Bonaventura de Balneoregio, *Legenda maior*, in *Analecta Franciscana*, X, Ad Claras Aquas, 1926-1941, 8, p. 608 ; Jacques de Voragine, *Vita Sancti Francisci*, in *Analecta Franciscana*, X, Ad Claras Aquas, 1941, 10, p. 683.

faire comprendre pourquoi le fils d'un marchand d'Assise rêvait, dans sa jeunesse, d'idéaux courtois et n'attendait alors qu'une chose : prouver par la pratique ses aptitudes militaires et chevaleresques et ce, avant de se permettre de chevaucher un âne en laissant un fils de seigneur à ses pieds. Clivées, ces élites le sont néanmoins tout autant : moins noble par héritage que son voisin, l'on ne joue pas – littéralement : *ludere* – dans la même catégorie que ce dernier et que sa parenté ; de là, la contrariété, aussi visible que muette, de frère Léonard né de Sassorosso qui s'estimait lésé de ne pouvoir afficher ni assumer son rang à cheval.

La production hagiographique franciscaine et mendicante s'adressait à un public qui dépassait de loin les seuls citoyens de l'Italie communale. Ses plus petits dénominateurs communs des élites du siècle paraissent conventionnels : être le plus noble et le plus puissant possible ; avoir des liens préférentiels avec le monde du cheval et de la guerre ; affirmer, par le biais de la courtoisie chevaleresque, un mode de vie distinct des comportements du reste de la société, qu'il convient de garder à distance. Dans le langage et le sens commun de l'Italie des cités cela se traduit entre autres par l'antagonisme, d'abord militaire et social puis aussi politique, entre la *militia / nobilitas* et le *pedes / populus*, des banquiers aux artisans. Typique de tout le XIII<sup>e</sup> siècle communal, ce schéma binaire est à ce point stéréotypé qu'il peut tranquillement être repris dans d'autres classifications, à l'apparence fort éloignées des hiérarchisations sociales ou politiques. Jugeons sur pièces : « Nous trouvons aussi, en immense quantité et pendant toute l'année, des châtaignes, les châtaignes communes – *populares* – et les nobles – *nobilles* –, appelées marrons, que l'on vend à foison aux citoyens comme aux étrangers »<sup>3</sup>. Que Bonvesin della Riva, en écrivant les *De magnalibus Mediolani* en 1288, ait considéré tout à fait pertinent, voire banal, d'appliquer aux châtaignes, aliment du pauvre par excellence, la terminologie sociopolitique de la distinction entre nobles et populaires, voilà un signe qui en dit long sur les catégories mentales auxquelles, même à la fin du siècle, tout bon citoyen milanais se réfère encore presque instinctivement.

L'*exemplum* de François, de Léonard et de leur âne nous a néanmoins laissé entendre que ces frontières pouvaient se brouiller et qu'aucune barrière rigide n'était là pour empêcher les plus éminents ou les plus énergiques parmi les citoyens que nous pourrions définir comme 'sans ancêtres' d'adopter des comportements qui les placeraient *ipso facto* parmi les parentèles de puissants aux forts accents militaires et chevaleresques, tout comme l'aurait fait François en continuant à chevaucher son âne en lieu et place de frère Léonard. Les pages de Thomas de Celano se feraient dès lors l'écho, au milieu du *Duecento*, d'une dissonance de fond entre la longue durée d'un modèle partagé et l'essor récent de pratiques rénovées. Voilà annoncées et énoncées les deux premières parties de ma communication.

Le modèle partagé, tout d'abord, qui renvoie à un prestige social – et jusqu'alors aussi à un pouvoir politique – que l'on ne discute pas et qui demeure intimement lié aux comportements, aux modes de vie, aux cultures et à l'identité même de la noblesse / *militia* si bien mis en exergue par les *cavaliers et citoyens* de Jean-Claude Maire-Vigueur. C'est le monde des nobles, des *milites consueti*, des chevaliers courtois et aussi celui des seigneurs et magnats ; avant que l'acception de ce dernier terme n'amorce une évolution lexicale qui en fera une pierre de touche de l'exclusion

---

<sup>3</sup> Bonvesin della Riva, *De Magnalibus Mediolani. Le meraviglie di Milano*, éd. G. Pontiggia, M. Corti, Milan, 1974, IV, III, p ; 82 : « *Quot modis ordinantur castanee. Fiunt quoque castanee populares atque nobilles, que marona dicuntur, in copia infinita in universo anni circuito abundanter tam civibus quam forensibus distribute* » ; cf. A. Cortonesi, *Il castagno nell'Italia medievale*, dans *Rivista di storia dell'Agricoltura*, 43/1, 2003, p. 23-55.

sociopolitique dans la cité, ces magnats se présentaient, en effet, comme autant de seigneurs ancrés entre cité et *contado*

Voilà qui signifie que, même dans l'Italie citadine du *Duecento*, les modèles nobiliaires et chevaleresques d'empreinte seigneuriale et courtoise jouent un rôle essentiel dans la structuration des élites communales. Ne l'oublions pas, car cette prise en compte peut permettre dans la longue durée d'éviter nombre d'oppositions trop manichéennes, d'abord entre le monde urbain et l'univers rural, y compris dans leurs déclinaisons très italiennes de cité et de *contado*, puis, au sein même de la commune, entre *militēs* et *peditēs / populares*. Une chose me semble pourtant certaine : tout puissant, tout individu désirant être considéré comme tel ou tout auteur qui en brosse le portrait, tend à sélectionner une série de modèles seigneuriaux et chevaleresques consacrés, des modèles qu'il estime susceptibles d'affirmer, de conforter et de légitimer une suprématie sociale et culturelle que nous qualifions souvent de noblesse et de courtoisie. Qui plus est, cela a lieu aussi bien dans un milieu rural qu'au cœur même de la cité ; pour prétendre participer d'un groupe que l'on voudrait toujours présenter sous ses traits les plus distinctifs et exclusifs, il convient de mettre en avant certains comportements et d'autres aptitudes, quotidiennes et symboliques, que l'on s'efforce de ne pas partager afin de mieux les « garder pour les transmettre » - *Maurice Godelier*<sup>4</sup>. Cela étant, la présence de la cité, dans sa déclinaison communale, change malgré tout la donne, non pas dans le sens d'un charivari urbain qui inverserait, avant les dernières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, le sens même de ce que noblesse veut dire, mais par l'autorité renouvée que l'essor de l'autonomie urbaine confère au politique et à la politique.

Dans la pratique, voilà qui signifie au moins trois choses. Tout d'abord, l'inversion des rapports de force entre cité et *contado* oblige les élites plus ou moins intensément arrimées au *contado* à adapter prestement et en profondeur leurs identités sociales et culturelles aux contextes urbains. Ensuite, l'ascendant que certains critères de réussite personnelle et collective prennent en milieu citadin impose de véritables transpositions urbaines et communales de modèles nobiliaires jusqu'alors convenus : je pense, d'une part, à la fascination exercée en ville par la richesse marchande et financière ; je me réfère, d'autre part, à l'attraction qui est le fait de véritables cultures professionnelles, *in primis* de celles du droit et de la parole. Comment concilier, dès lors, l'apologie courtoise de la largesse et la célébration de fortunes meubles et immeubles ? Comment, sans entrer en religion, allier la noblesse de sang à « la sagesse de son esprit », ou le *militaris vir* à l'intellectuel urbain ? Le dernier point concerne le prestige de la politique et la majesté du politique, susceptibles d'astreindre les profils nobiliaires à une mue presque copernicienne. En schématisant quelque peu, il s'agit là de l'invention d'un véritable concurrent, jusqu'alors presque insoupçonné, de la suprématie convenue de l'éthos nobiliaire en milieu laïque. Autant, voire plus encore, que la compétence militaire, le triomphe politique, peut dès lors valoir la réussite noble, ce qui revient à dire que l'autonomie communale légitime une alternative possible ou du moins une variation effective par rapport à la noblesse sociale et à ses contours chevaleresques et seigneuriaux.

Les pratiques renouvelées, quant à elles, concernent la restructuration de l'espace politique de la cité qui, dans le courant du XIII<sup>e</sup> siècle, voit l'essor de protagonistes nouveaux qui entendent bien contrôler à leur avantage règles et modalités de la reproduction sociale : il s'agit d'abord des institutions podestales et, ensuite, du

<sup>4</sup> M. Godelier, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, 2007, p. 65.

*popolo*. Déclinons cette deuxième partie en deux mouvements qui représentent deux moments-clé de l'évolutions des marqueurs nobiliaires au cours des années 1200-1270.

Le premier mouvement renvoie à la première moitié du siècle, celle qui voit l'essor des podestats au cœur des institutions urbaines. Parlons, alors de ce personnage qui, selon Boncompagno da Signa que je cite ici, « comme la renommée publique l'affirme, resplendit de la noblesse de sa lignée, est brave en armes et savant dans les choses du siècle, prudent et prévoyant dans ses conseils, toujours avisé dans ses négoce, beau, élégant et distingué de sa personne »<sup>5</sup>. De qui s'agit-il ? de Isacco da Dovara, membre éminent d'une des plus puissantes parentés de Crémone des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, consul en sa cité (en 1196 et en 1207), cinq fois podestat, et que Boncompagno choisit de présenter, en 1215, comme destinataire exemplaire d'un modèle de lettre-requête communale en vue de l'élection d'un podestat étranger à la tête des Crémonais (*Boncompagnus*). Quelles sont ses qualités premières ? Une noblesse de sang, des aptitudes militaires, ses capacités politiques, un physique du rôle, des compétences professionnelles, sa réputation publique. Au travers d'Isacco, et de ses nombreux acolytes podestats, nous voyons comment l'archétype nobiliaire, l'ethos chevaleresque et l'idéal podestatal – un idéal éminemment politique – se fondent au cours de la première moitié du *Duecento*.

Passons, alors, rapidement, au second mouvement, en partant d'un autre portrait, celui que Salimbene de Adam dresse, après coup, d'un Giovanni Barisello campé, à l'aube des années 1250, en grand harangueur de foules et, surtout, en sauveur de la commune de Parme, *in primis* de sa faction guelfe. Barisello était un « tailleur », fils de paysans métayers dépendants du puissant lignage des Tebaldi, qui habitait un humble quartier de la cité. Face au danger qu'Oberto Pallavicino, alors seigneur et podestat de nombreuses cités lombardes, représentait pour sa ville, Giovanni, à force d'agressives déambulations urbaines à la tête d'une troupe de cinq cents hommes armés, arrive à faire prêter serment aux puissants citoyens de la *pars imperii* non seulement de ne pas aider le Pallavicino au cas où ce dernier voulût entrer de force dans la cité, mais bien d'obéir aux préceptes pontificaux et de se ranger du côté de la *pars ecclesie*<sup>6</sup>. Barisello réussit ; Parme guelfe est sauvée du tyran gibelin ; les habitants de la cité veulent récompenser leur nouveau héros. Comment procèdent-ils ? Selon Salimbene, qui place ce passage sous le haut patronage paulinien, les principaux axes de la gratification urbaine sont les suivants, qui constituent un tour d'horizon éloquent des voies possibles de l'ascension sociale, de l'économie à la parenté et à la politique sous ses formes plus ou moins policées<sup>7</sup>. Tout d'abord, Giovanni était pauvre, ils le firent riche. Ensuite, ils

<sup>5</sup> Boncompagno da Signa, *Boncompagnus*. cit., 6.10.8 : « Littere, quibus intimant nuntii de illo, quem elegerunt [...]. Cum autem plures essent nobis a pluribus commendati, de consilio plurium eligimus Ysachium de Duara, qui sicut fama publica protestatur, fulget nobilitate prosapie, strenuus est in armis et sapiens in mundanis, providus in consiliis et ad omnia et singula negotia circumspectus, formosus et dominabilis in persona ».

<sup>6</sup> Le passage complet : « Hic erat sartor et vocabatur Iohannes Barixellus et fuerat filius cuiusdam agricole illorum de Tebaldis, quem Parmenses Meçadhrum appellant; et accepit crucem in manibus suis et Evangelii textum et ibat per Parmam ad domos illorum qui erant ex parte imperii, quos suspectos habebat, ne Parmam Pellavicino tradere vellent, et faciebat eos iurare precepta domini pape et Ecclesie partem. Et habebat bene quingentos homines secum armatos, qui eum suum capitaneum fecerant et eum quasi ducem et principem sequebantur. Et iuraverunt multi partem Ecclesie et precepta summi et Romani pontificis, partim voluntarie, partim ex timore, quia videbant armatos. Qui vero iurare nolebant, insalutato hospite de Parma exibant et ibant ad Burgum Sancti Donini, ut habitarent ibidem » : Salimbene, p. 564.

<sup>7</sup> Le passage complet, sous le titre « De beneficiis a Parmensibus Iohanni Barixello collatis » : Igitur Iohannes Barixellus fuit vir pauper et sapiens, qui inventus est in Parma, et liberavit urbem per sapientiam suam. Quocirca Parmenses, hoc beneficium cognoscentes, non fuerunt sibi ingrati, cum Apostolus dicat: et grati estote, immo rependerunt sibi beneficia plura. Primum, quia fecerunt eum divitem, cum esset

lui donnèrent une épouse de noble lignée, « de ceux de Cornazzano » ; ils lui permirent, encore, de siéger pour toujours au conseil, sans besoin d'y être élu ; il est vrai que Barisello était un *concionator* des plus remarquables ; ils lui permirent, enfin de créer sa propre *societas*, qu'il aurait lui-même dirigée et qui aurait dès lors porté son nom : il s'agit là d'une société populaire typique, fondée et régie « toujours pour l'honneur et l'utilité de la cité et de la commune de Parme » ; elle passera à l'histoire sous le nom de *societas Cruxatorum*.

Que nous apprend cette exceptionnelle description d'un citoyen populaire ayant réussi sa vie après avoir accompli une ascension sociale en tout point remarquable ? Ici, la problématique de la mobilité sociale est présentée sous des traits plus civiques que militaires. Résumons cela en une phrase : à Parme, au milieu du siècle, le rôle moteur de l'ascension sociale, celui-là même qui avait auparavant été occupé, et de quelle manière, par la *militia*, est maintenant joué par l'univers du politique sous toutes ses formes, de l'art de bien haranguer les foules à celui, plus terre à terre, de s'entourer d'amis et de clients toujours prêts à se battre pour leur chef.

Cela étant, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle communal, dissonance sociopolitique ne signifie pas toujours opposition intransigeante, classe contre classe si l'on veut ; il s'agit, tout autant, d'un décalage croissant entre les détenteurs du prestige social et les tenants du pouvoir politique ainsi que d'une contradiction, qui se révélera durable, entre le maintien de nombre de marqueurs de la suprématie sociale d'origine noble et la remise en question d'une partie du vocabulaire et de l'identité nobiliaires.

À partir de là, et jusqu'à l'aube des temps modernes, il s'en faut de peu pour que toute l'histoire de la noblesse en terre italienne, citadine et communale, puisse se résumer ainsi : comment façonner et réviser, ou bien altérer et réformer, modèles et marqueurs de noblesse pour garder vivant l'imaginaire nobiliaire et ses modes de vie tout en les insérant, tant que faire se peut, dans un champ identitaire bien plus vaste, plus complexe, plus multipolaire ?

Dès le milieu des années 1260, en parallèle avec la descente italienne de Charles d'Anjou, le tableau se modifie encore. Nous ne nous trouvons certes pas, aussitôt, devant une perte généralisée de l'influence des nobles dans la cité – les modèles chevaleresques maintiennent tout leur attrait ; nombre de *milites* nobles se trouvent à la tête de puissantes factions citadines ainsi que de différentes *societates* populaires – ; cela étant, les élites des puissants doivent répondre à des défis croissants pour espérer garder un certain contrôle sur l'espace politique urbain ainsi que sur la définition même de ce que noblesse veut dire dans la cité. Or, c'est bien dans ce contexte que la majorité des communes italiennes se dote d'un instrument législatif et culturel aussi innovant qu'audacieux : une série de dispositions législatives à l'encontre de ceux parmi les puissants que les autorités communales considèrent comme autant de dangereux détracteurs du bien commun. De là ma dernière partie, qui concerne la mise en œuvre par les autorités urbaines d'une véritable politique de régulation de leurs noblesses, et ses conséquences sur les marqueurs identitaires des nobles communaux.

Nous voici face à la genèse des normes contre les magnats, qui trouvent un terrain particulièrement favorable dans les pratiques urbaines et scripturaires du

---

pauper. Secundum, qui de nobili genere dederunt ei uxorem, scilicet de Cornaçano. Tertium, quod sine electione aliqua semper de consilio esset. Habuit enim sensum naturalem et gratiam concionandi. Quartum, quod posset societatem congregare et secum ducere, qui denominaretur ab eo, ita dumtaxat quod semper ad honorem et ad utilitatem civitatis et communis Parme. Hoc societas multis annis duravit » : Salimbene, p. 566-567.

bannissement politique et économique<sup>8</sup>. La messe est dite : pour le noble urbain, le temps de la négociation identitaire a bel et bien commencé. En effet, qui dit ordonnances contre les magnats entend, *ipso facto*, proposer une définition renouvée de l'univers des puissants et ce, en **trois** points majeurs. *Primo* : il s'agit d'une définition externe, provenant d'une série de décisions prises au coup par coup par les autorités et les conseils de la commune, et non pas d'une prise de conscience interne de l'appartenance à un groupe sociopolitique qui s'identifierait de lui-même à des critères précis ; l'étiquette de magnat émane d'une autorité autre – populaire et/ ou seigneuriale ; elle ne renvoie guère à une volonté de se désigner soi-même comme noble ; cette terminologie acquiert, dès lors, une connotation négative et s'éloigne d'autant des attributs positifs qui sous-tendaient, culturellement et socialement, les univers nobiliaires : la remise en question d'une partie de l'*idéel* nobiliaire est donc en œuvre. *Secundo* : le magnat, en tant que puissant que l'on entend exclure de la plénitude des droits citoyens, ne correspond point au noble en tant que tel. Bien que fort proches, les deux termes ne sont jamais équivalents, alors même que l'essor de la catégorie magnatice modifie durablement la définition, la perception et les critères d'identification de la noblesse urbaine ; de là, l'obligation faite à tout noble de mener une vraie négociation identitaire. Plurielles, ces stratégies de l'appartenance individuelle, familiale et sociale favorisent la démultiplication des critères et des discussions nobiliaires, le tout sur fond d'un débat culturel pluriséculaire sur ce que vraie noblesse veut dire. *Tertio* : la catégorie sociopolitique du magnat, aux corollaires souvent négatifs, inaugure un réel paradoxe identitaire ; il y aurait-il donc des nobles qui, parce qu'ils sont qualifiés de magnats, risquent de ne plus compter autant que les autres citoyens ou, au minimum, de valoir moins que d'autres élites urbaines ? Comme l'écrivait, un siècle plus tard, le juriste, noble et populaire florentin Lapo de Castiglionchio, en transposant en italien le *De dignitatibus* de Bartole (env. 1340), à force de concéder des offices desquels les nobles sont exclus, « appare che costoro non possono esser detti nobili, con cio' sia cosa ch'essi non sieno più accetti, anzi meno ». Voilà pourquoi, concluent Bartole et Lapo, « la diffinitione predetta della nobiltà non si confà a loro » : des magnats comme nobles exclus, donc indignes d'être associés à toute définition communale de la noblesse ! La négociation de l'identité noble se présente, dès lors, comme un jeu de billard à plusieurs bandes. La principale règle du jeu réside dans l'organisation d'une série de listes modulables réunissant, tant que faire se peut, la totalité des puissants que les conseils urbains voudraient exclure du champ politique communal ; les maîtres mots qui étayaient cette mise à l'index correspondent aux critères privilégiés pour cibler au mieux cette fraction de la population citoyenne dont la contiguïté avec les plus anciens indicateurs nobiliaires demeure indéniable : la chevalerie individuelle et / ou l'adoubement familial, le prestige ostentatoire et les fortes attaches parentales, l'impact économique et les atouts politiques, les aptitudes professionnelles et le zèle partisan, auxquels s'ajoute, toujours plus contraignante, la renommée publique et notoire.

Je me contenterai, ici, de commenter **quatre** parmi les effets immédiats que l'apparition de la catégorie du magnat entraîne dans la perception sociale et politique des noblesses urbaines. *Premier* point : **l'incertitude**. Si les listes magnatices prolifèrent et se succèdent à un rythme extrêmement rapide, c'est que l'on craint à la fois de ne pas savoir reconnaître et de ne point réussir à maîtriser les démarcations et les

---

<sup>8</sup> Cf., à tout le moins, J. L. Gaulin, *Les registres de bannis pour dettes à Bologne au XIII<sup>e</sup> siècle : une nouvelle source pour l'histoire de l'endettement*, dans MEFARMA, 109/2, 1997, p. 479-499. G. Milani, *L'esclusione dal comune. Conflitti e bandi politici a Bologna e in altre città italiane fra XII e XIV secolo*, Rome, 2003 (NSS, 63).

limites du groupe ainsi stigmatisé : dès 1277, lors de la préparation d'une liste nominative des magnats citadins, les autorités siennoises s'inquiètent des « doutes et des erreurs » qui risquent de se déclarer à propos ces parentèles<sup>9</sup>. À ces flottements s'ajoute une défiance politique immédiate ; *deuxième* point : **le soupçon**. Dès 1279, les statuts de Pérouse font état d'une « suspicion alarmante », quoique bien légitime, envers ces récents magnats<sup>10</sup> ; voilà que l'on inaugure le concept même du noble réprouvé, accusé de tramer contre le bien commun et le « *pacificum statum* » de la cité. Dans le même temps, l'apparition de ce binôme imparfait représenté par le noble et le magnat favorise la prolifération des critères de l'identité noble ainsi que des caractères de l'appartenance élitare. *Troisième* point : **la surabondance**. La question se pose alors des caractéristiques qu'il conviendrait de mettre en avant pour mieux délimiter les puissants : la chevalerie, la richesse, le prestige familial, les aptitudes professionnelles ? La réflexion et les observations classificatoires qui sous-tendent la construction même de la catégorie magnatice entretiennent et encouragent l'essor exponentiel des critères de la distinction sociopolitique en milieu communal. À l'échelle urbaine et régionale, voilà qui favorise, d'une part, l'essor des négociations identitaires dans un contexte nobiliaire (où placer les puissants populaires ?) et qui révèle, d'autre part, la pluralité des lignes de fractures sociopolitiques présentes dans la cité. Pensons, par exemple, à l'importante parentèle des Grassoni ancrée en Émilie, entre ses villes et ses montagnes, dont les membres sont magnats à Bologne et *populares* à Modène<sup>11</sup>.

Qui plus est, les différenciations de comportement entre le magnat et le populaire ne se révèlent pas toujours d'elles mêmes ; il leur faut un blanc-seing politique et scripturaire, d'où l'essor des politiques de l'appartenance mises en évidence par l'apparition et la multiplication des listes qui épurent la communauté citadine en évinçant les plus redoutables et redoutés parmi ses membres. De là, le *quatrième* et dernier point : **la renommée**. Non que la mémoire d'une réputation nobiliaire héritée de générations de puissants soit jusqu'alors inconnue, tant s'en faut. Cela étant, le recours à la *fama* comme élément essentiel, parfois même comme critère unique, de séparation et de classification sociopolitiques susceptible de distinguer les différents groupes de citoyens et de hiérarchiser la légitimité de leur élites, ne parvient sur les devants de la scène citadine qu'au moment même où la catégorie des magnats perce l'écran des sources écrites. Cette synchronie est extrêmement révélatrice. Elle reflète aussi bien les oscillations lexicales qu'implique l'invention du magnat comme repoussoir des gouvernements populaires que la portée désormais acquise par les critères publics, politiques et externes du marquage de la *militia / nobilitas*. Si l'apparence de la renommée suffit à classer, et politiquement à déclasser, un individu et une parentèle ainsi décriés en qualité de magnats voilà oblige leurs 'proches parents' nobles à négocier de manière quasi permanente une identité et un statut qui risque de dépendre

<sup>9</sup> 1277, 25-28 mai, Sienne, éd. U. Mondolfo, *Il Populus...* cit., p. 82-85 et A. Giorgi, *Quando honore...* cit., p. 191-192, p. 194-200, cit. à p. 197 : « Et quia de casatis insurgit dubitatio et error frequenter circa casata, duxerunt illi sapientes viri expressis nominibus exprimenda, ut de illis expressis casatis nullus deinceps esse possit in dicto offitio nec de numero XXXVI », suit la liste, ordonnée par terçerius ; cf. P. Cammarosano, *Tradizione documentaria...* cit., pp. 72 ; R. Mucciarelli, *Piccolomini a Siena, XIII-XIV secolo. Ritratti possibili*, Pise, 2005, p. 271, n. 61.

<sup>10</sup> *Statuti del comune di Perugia dell'anno 1279...* cit., I, 364, p. 342-3 : « Item si quis ex magnatibus, de quo sinistra suspicio haberetur, vel alius inventus fuerit per potestatem vel capitaneum quod iuverit vel vadat ad partes Regni, vel aliquam civitatem Tuscie vel Marchie occasione faciendi colloquium seu parlamentum, sive aliquem tractatum sine expressa licentia potestatis vel capitanei, solvat communi Perusii duecentas libras ».

<sup>11</sup> Cf. V. Braidì, G. Lorenzoni, *Consorterie nobiliari sul confine tra Modena e Bologna. I Boccadiferro e i Grassoni (secc. XI-XIV)*, Modène, 2003.

toujours plus d'acteurs et d'argumentaires externes. Ce n'est donc guère un hasard si, à Pistoia en 1284<sup>12</sup>, à Bologne en 1288 (sur une période de dix-sept ans)<sup>13</sup>, à Parme au plus tard en 1316<sup>14</sup>, la *(publica) vox et fama* peut suffire à déceler, à déclarer voire à dénoncer le puissant magnat qui est bien souvent, aussi, un noble et un chevalier.

Récapitulons brièvement. L'incertitude, le soupçon, la surabondance, la réputation : l'ensemble de ces critères crée le magnat et transforme le noble. De surcroît, et pour la première fois dans l'histoire de l'Occident médiéval, cette palette, fort officielle, de marqueurs révèle une sourde hostilité – parfois même une animosité explicite – envers un groupe de puissants qui avait jusqu'alors détenu une partie non négligeable des clefs sociales, économiques et politiques de la cité. Le contexte communal, qui tend à faire basculer une partie des fondements de l'identité du noble urbain tout en ne récusant pas la continuité des idéaux nobiliaires, est ainsi particulièrement propice à la recrudescence et à la dilatation d'une controverse bien ancienne, construite autour de l'alternative entre le noble héritier et la noblesse de vertu. Ce débat, depuis longtemps restreint aux milieux religieux et intellectuels (des monastères aux *studia*, de l'université au couvent) s'ouvre alors à des acteurs, à des langages et à un public nouveaux, laïcs et politiques, italiens et communaux dès le *Tresor* de **Brunet**, env. 1260 : la discussion plurimillénaire qui voyait s'affronter deux lectures distinctes, voire antagoniques, de ce que vraie noblesse pouvait signifier trouve, surtout à partir des années 1260, un ancrage culturel et sociopolitique au quotidien, susceptible de modifier intimement ses tenants et ses aboutissants. Noblesse et gentillesse, richesses et parentèles, nobles et populaires, vertus et mémoire : le débat culturel sur les marqueurs et les identités nobiliaires, un débat qui apparaît, lui aussi, comme un vecteur de l'idéal noble, est lancé ; il concerne au premier chef le cadre sociopolitique communal dans lequel il ne tardera pas à s'épanouir. Nous voilà prêts pour un prochain épisode de cette saga nobiliaire *sub specie Ytaliae*...

---

<sup>12</sup> *Breve et ordinamenta ...cit.*, II, 175, p. 129-130.

<sup>13</sup> *Statuti di Bologna...cit.*, II, livre VI (Droit et procédure civile), 45, p. 34-36 : « De privilegio popularium contra magnates debitores eorum ».

<sup>14</sup> Cité par G. Fasoli, *Ricerche sulla legislazione antimagnatizia nei comuni dell'alta e media Italia*, dans *Rivista di storia del diritto italiano*, 12, 1939, p. 71.